

**Sébastien Lemerle, Carole Reynaud-Paligot (dir.) –
*La Biologisation du social. Discours et pratiques***

Florence Ollivier

Émulations – Revue de sciences sociales
2020, Comptes rendus critiques, En ligne.

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/crollivier>

Pour citer cet article

Florence Ollivier, « Sébastien Lemerle, Carole Reynaud-Paligot (dir.) – La Biologisation du social. Discours et pratiques », *Émulations*, en ligne. Mise en ligne le 27 avril 2020.
DOI : 10.14428/emulations.cr.084

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Sébastien Lemerle, Carole Reynaud-Paligot (dir.) – *La Biologisation du social. Discours et pratiques*

Florence Ollivier¹

Recensé : Sébastien Lemerle, Carole Reynaud-Paligot (dir.), *La Biologisation du social. Discours et pratiques*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017 (« Frontières de l'humain »), 238 p.

L'ouvrage collectif, pluridisciplinaire, coordonné par Sébastien Lemerle et Carole Reynaud-Paligot, est le fruit de plus de sept années de recherches. Il a pour objet d'études la biologisation du social. Axe de recherches incontournable pour tout chercheur en sciences sociales, cet objet questionne les rapports imbriqués dans des discours publiés dans la presse ou dans le monde académique, et entend répondre à la problématique de l'importation du biologique dans le monde social. Il se veut une synthèse des travaux actuels présentés lors de trois journées d'études organisées entre 2012 et 2014 à Paris. Comme nous l'expliquent Sébastien Lemerle et Carole Reynaud-Paligot, « le propos de ces rencontres a été d'examiner les modalités d'importation de grilles d'analyse et d'action inspirées par les sciences biologiques (principalement neurosciences et génétique) dans des univers qui soit n'en avaient pas forcément fait un usage prédominant dans une période récente, tels que le droit, le marketing ou l'éducation, soit en font usage en concurrence avec d'autres approches, comme dans le champ de la santé mentale, soit y sont dominants, comme le domaine du sport. » (p. 16-17). L'ouvrage s'inscrit dans la continuité de l'ouvrage de Brigitte Chamak et de Baptiste Moutaud, *Neurosciences et société* (2014).

Face à la pléthore de publications sur les conceptions du social à partir du biologique, en démontrant des rapprochements théoriques entre les sciences sociales et la biologie ou les neurosciences, cet ouvrage prend délibérément le parti de centrer son regard sur les pratiques d'appropriation des savoirs biologiques dans différents champs de la « vie sociale » : le sport, le marketing, le droit, la santé mentale, etc.

La difficulté dans la saisie de ce mouvement de « biologisation du social » réside dans le constat qu'il n'y aurait pas d'orientation idéologique univoque et que le phénomène se décline selon trois variantes : théorique, appliquée et culturelle. En effet, malgré des points communs et une tendance à aller soit vers un pôle « réductionniste », soit vers

¹ IAAC, EHESS, Paris, France.

un pôle « potentialiste », il n'y aurait pas selon les auteurs de focalisation vers un seul objectif. La première variante, théorique, recouvre l'idéologie ou « la tendance à expliquer les comportements, les états mentaux à l'aide de facteurs biologiques (gène, neurone, hormone, etc.) » (p. 17). La seconde variante correspond aux pratiques en s'appuyant sur des paramètres biologiques (*Ibid.*) tels que la biométrie, les tests génétiques, des tests de mesure du QI, l'imagerie cérébrale fonctionnelle, etc. Enfin, la troisième variante déploie le biologisme dans les *usages culturels* d'une « terminologie » biologisante.

Au-delà de ces variantes, l'un des points communs à ces tendances ou ces phénomènes de la biologisation du social est de porter sur « des discours déshistoricisés, vidés de leurs aspects politiques ou sociologiques » (p. 19).

Après une introduction foisonnante sur ce que cet objet recouvre, l'ouvrage présente douze travaux répartis en trois sections (soit quatre chapitres par section) : les enjeux politiques de la biologisation du social, puis, dans le sillage de la définition de Georges Canguilhem sur l'idéologie scientifique, au sens où elle serait « une croyance qui *louche* du côté d'une science déjà instituée, dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style » (p. 19) et, enfin, les pratiques qui en découlent en termes de psychologisation et de médicalisation. Ainsi, dans cette troisième et dernière section, le lecteur est invité à suivre la mise en pratique de l'idéologie de biologisation à travers quatre contributions étudiant la psychologisation et la médicalisation de problèmes de santé mentale (dyslexie, problèmes de turbulence, usages des TCC – thérapies cognitives et comportementales –, etc.).

Les corpus de ces contributions sont de natures très différentes, avec une majorité de corpus de littérature grise : analyse de publications scientifiques (Catherine Vidal, Brigitte Chamak, Benoît Gaudin, Marianne Woolwen), débats dans le champ académique (Nicolas Le Dévédec), études de neurosciences sociales et leur compte-rendu fait dans la presse grand-public (Cédric Brun, et Jan Pieter Kongsman), dossiers de patients (Eunice Nakamura), étude de la réception du neurodroit dans les cours criminelles et par les juges (Laurent Dartigues), les débats éthiques entre les adeptes du neuro-marketing et ses détracteurs (Didier Courbet et Marie-Pierre Fourquet-Courbet), entretiens semi-directifs avec des praticiens de TCC et observations *in situ* (Elsa Forner-Ordioni, Sandrine Garcia, Marianne Woolwen) et, enfin, expérimentation (Sandrine Garcia).

Cet ouvrage donne de la visibilité à ces travaux méconnus et pourtant incontournables pour quiconque s'intéresse aux sciences sociales, et notamment au genre, aux mouvements sociaux, à la santé, à l'éducation, à l'économie, ou encore à la communication. Il ouvre de nouvelles perspectives pour l'avenir des sciences sociales. Cette publication devrait susciter la curiosité de tout chercheur s'intéressant à l'idéologie et à la montée des explications « biologiques » du quotidien, à la circulation des savoirs biologiques et des pratiques neuroscientifiques « ainsi que sur leurs usages dans des espaces sociaux se rattachant de près ou de loin au champ de la santé mentale » (p. 16). Mais nous regrettons enfin un manque de systématisme dans la définition du concept d'idéologie. Une réactualisation du concept de Canguilhem à la lumière des différents

terrains contemporains aurait été la bienvenue pour saisir encore cette réalité de « biologisation du social ».

L'ouvrage, enfin, se veut aussi politique. Avec l'essor du biologique dans les pratiques sociales, il tient à donner l'alerte sur la montée des mouvements conservateurs. Catherine Vidal en appelle à l'engagement des biologistes pour dénoncer « les fausses évidences qui voudraient que l'ordre social soit le reflet d'un ordre biologique [...] » et invite à « la participation des biologistes [...] indispensable pour aider à comprendre l'humanité dans toute sa diversité et par là même, lutter contre le sexisme, le racisme et l'intolérance. » (p. 39-40). Elle n'est pas la seule, et partage ce point de vue avec Cédric Brun et Jan Pieter Konsman. Néanmoins, ces derniers émettent une réserve quant à la possibilité d'une participation des neurosciences. En effet, pour ces derniers, « une approche pluridisciplinaire des phénomènes sociaux dans laquelle les neurosciences contribuent à préciser les mécanismes neuraux mis en jeu nous paraît non seulement légitime, mais souhaitable » (...) Pour autant, nous soutenons qu'en l'espèce l'exigence d'interdisciplinarité n'est pas totalement assurée. L'approche des phénomènes de rejet social par les sciences sociales en tant que telles est totalement ignorée par les études de neurosciences sociales au profit d'une caractérisation du social hautement problématique » (p. 75).

Sébastien Lemerle et Carole Reynaud-Paligot signent, avec ce travail collectif, un ouvrage ambitieux et coupent définitivement, on l'espère, à la tentation des théories biomnologiques qui, selon les auteurs, ont tendance à négliger voire à refuser de considérer les variations et la complexité des comportements humains comme des situations sociales, pour en affirmer des lois biologiques universelles régissant les comportements.

Si nombre d'articles contribuant à l'ouvrage démontrent bien les enjeux liés à ce phénomène d'importation dans la société, et le champ des possibles pour les sciences sociales, on y retrouve peu de connaissance sur les producteurs de savoirs ou sur les profanes demandeurs de « biologisation du social ». On apprend que le point commun de ces producteurs de savoirs est d'être à la confluence du monde académique et professionnel (p. 20). Mais il reste, nous semble-t-il, à creuser davantage les propriétés sociales de ces conservateur-trices. Il manquerait des éléments d'explication sur les promoteurs, à l'exception notable des suggestions données par Catherine Vidal : « Orchestrées par les mouvements conservateurs qui s'opposent aux nouvelles formes de la famille, au mariage des couples homosexuels » (p. 39), ou encore par Nicolas Le Dévédec : « Des entreprises de biologisation de l'ordre social qui, hier comme aujourd'hui, font le lit du conservatisme politique » (p. 71).

Un ouvrage foisonnant, redisons-le, où l'on croise des études inscrites dans un registre épistémologique et polémique ouvrant la voie à un « dialogue » possible avec les neuroscientifiques et les biologistes, d'autres qui rendent compte des mécanismes socio-historiques des schèmes racistes ou conservateurs (Benoît Gaudin, Nicolas Martin-Breteau, Catherine Vidal par exemple), et d'autres encore font le point sur des déclinaisons des neurosciences dans le monde du marketing (Brigitte Chamak, Didier Courbet

et Marie-Pierre Fourquet-Courbet) ou du droit (Laurent Dartigues). On retiendra surtout ce qui semble constituer l'apport essentiel de ce recueil collectif : l'imbrication de la science et de l'idéologie biologisante.

Bibliographie

Chamak B., Moutaud, B. (dir.) (2014), *Neurosciences et société. Enjeux des savoirs et pratiques sur le cerveau*, Paris, éd. A. Colin.